

Prologue

Anthony Bridgerton avait toujours su qu'il mourrait jeune.

Oh, pas lorsqu'il était enfant, non ! Anthony n'avait alors aucune raison de s'inquiéter de sa propre mortalité. Dès le jour de sa naissance, il avait mené une existence dont auraient rêvé la plupart des petits garçons.

Il était certes le descendant d'une vieille famille aristocratique fort riche, mais, à la différence de la plupart des autres couples, lord et lady Bridgerton étaient très amoureux, aussi n'accueillirent-ils pas leur fils comme un héritier, mais comme un enfant.

Il n'y eut donc ni fêtes ni cérémonies ; seulement un père et une mère contemplant avec émerveillement leur nouveau-né.

Quoique très jeunes – ils étaient âgés respectivement de dix-huit et vingt ans –, Violet et Edmund étaient sages et solides, et ils aimaient leur fils avec une intensité et une dévotion rares dans leur milieu. À la grande horreur de sa mère, Violet insista pour nourrir elle-même son bébé. Quant à Edmund, il ne souscrivit jamais au précepte qui voulait que les pères ne voient ni n'entendent leurs enfants. Il emmenait Anthony faire de longues promenades dans la campagne du Kent, lui parlait poésie et philosophie avant même qu'il ne soit en âge de comprendre les mots,

et lui racontait une histoire tous les soirs avant de dormir.

Le vicomte et la vicomtesse étaient si jeunes et si amoureux que personne ne fut surpris lorsque, deux ans tout juste après la naissance d'Anthony, naquit un petit frère qu'on prénomma Benedict. Edmund prit aussitôt des dispositions pour pouvoir emmener son dernier-né en promenade avec l'aîné. Il passa une semaine cloîtré dans les écuries afin de fabriquer, avec l'aide de son sellier, un sac qui lui permettrait de porter Anthony sur le dos lorsqu'il aurait Benedict dans les bras.

Tandis qu'ils traversaient champs et ruisseaux, il leur parlait de choses merveilleuses, de fleurs magnifiques, de ciels d'azur, de chevaliers en armure étincelante et de damoiselles en détresse. Violet ne pouvait s'empêcher de rire quand ils rentraient, échevelés, brunis par le soleil, et qu'Edmund lançait :

— Regardez ! Voilà notre damoiselle en détresse. Il nous faut la secourir !

Anthony se jetait alors dans les bras de sa mère en gloussant, et jurait de la protéger contre le dragon cracheur de feu qu'ils venaient de croiser « juste à une demi-lieue d'ici ».

— À une demi-lieue ? répétait Violet d'un air épouvanté. Juste ciel, que deviendrais-je sans trois hommes forts pour me protéger ?

— Benedict est un bébé, protestait Anthony.

— Mais il va grandir, comme toi, répondait-elle en lui ébouriffant les cheveux. Et toi aussi, tu vas encore grandir.

Edmund témoignait la même affection à tous ses enfants. Il n'empêche que la nuit, quand Anthony serrait contre sa poitrine la montre des Bridgerton – il l'avait reçue le jour de ses huit ans des mains de son père, qui l'avait lui-même reçue au même âge de son propre père –, il aimait à penser qu'il entre-

tenait avec son père une relation un peu privilégiée. Non parce que ce dernier le préférait à ses frères et sœur ; Colin et Daphné étaient nés entre-temps, et Anthony savait fort bien que tous les enfants Bridgerton étaient aimés de la même manière.

Non. S'il croyait sa relation avec son père particulière, c'était simplement parce qu'il le connaissait depuis plus longtemps. Après tout, il l'avait connu deux ans avant Benedict, et six avant Colin. Quant à Daphné, en plus d'être une fille (quelle horreur !), elle avait huit ans de retard sur lui et, songeait-il avec plaisir, ne les rattraperait jamais.

Aux yeux d'Anthony, Edmund Bridgerton était tout simplement le centre du monde. Grand, les épaules larges, il montait à cheval comme s'il était né sur une selle ; il connaissait toujours les réponses aux problèmes d'arithmétique, même lorsque leur précepteur les ignorait ; il ne voyait pas pourquoi ses fils n'auraient pas une cabane dans un arbre, et il la leur construisait de ses propres mains ; et quand il riait, une douce chaleur semblait vous envelopper.

Edmund apprit à Anthony à monter à cheval, à tirer au pistolet, à nager. Il le conduisit lui-même à Eton, au lieu de le faire accompagner par des domestiques, comme la plupart des autres garçons. Et lorsqu'il vit Anthony jeter des regards anxieux autour de lui, il eut avec lui une conversation à cœur ouvert pour lui assurer que tout se passerait bien.

Ce fut le cas, et Anthony n'en fut pas surpris. Son père ne mentait jamais.

Anthony aimait sa mère. Il se serait coupé un bras pour elle s'il l'avait fallu. Mais en grandissant, tout ce qu'il faisait, ses espoirs, ses rêves, ses buts, il le faisait en pensant à son père.

Et puis un jour, tout changea. Étrange, songea-t-il plus tard, comment l'existence pouvait basculer en l'espace d'une minute...

Cela survint l'année de ses dix-huit ans. Il était rentré pour les vacances d'été, avant d'entamer sa première année à Oxford, où son père avait également fait ses études. Il jouissait de la vie avec la joyeuse exubérance de n'importe quel jeune homme. Il avait découvert les femmes et, mieux encore, les femmes l'avaient découvert, lui. Ses parents continuant à procréer avec bonheur, Éloïse, Francesca et Gregory étaient venus grossir la famille, et Anthony faisait de son mieux pour ne pas lever les yeux au ciel quand il croisait sa mère enceinte de son *huitième* enfant ! Avoir des enfants à leur âge lui paraissait un peu inconvenant, mais il gardait son opinion pour lui.

Après tout, qui était-il pour douter de la sagesse d'Edmund ? Peut-être que lui aussi voudrait d'autres enfants à l'âge avancé de trente-huit ans.

L'après-midi s'achevait. Anthony rentrait d'une chevauchée harassante avec Benedict et venait de pousser la porte d'Aubrey Hall, la demeure ancestrale des Bridgerton. Benedict était encore à l'écurie car, ayant perdu un pari idiot, il s'était vu contraint de s'occuper de leurs deux chevaux.

Anthony s'arrêta net en apercevant sa petite sœur Daphné assise par terre, dans l'entrée. Il fut encore plus surpris de découvrir qu'elle sanglotait.

Daphné ne pleurait jamais.

— Daphné... commença-t-il, un peu hésitant.

Il était trop jeune pour savoir comment se comporter face à une fille en larmes, et se demandait s'il y parviendrait un jour.

— Qu'est-ce que... ?

Avant qu'il puisse terminer sa phrase, Daphné releva la tête, et l'absolu désespoir qu'il lut dans ses grands yeux bruns lui fit l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Il recula d'un pas, devinant que quelque chose de terrible s'était produit.

— Il est mort, souffla Daphné. Papa est mort.

L'espace d'un instant, Anthony fut persuadé d'avoir mal entendu. Son père ne pouvait pas mourir. D'autres personnes mouraient jeunes, comme oncle Hugo, mais oncle Hugo était petit et frêle. En tout cas, plus petit et plus frêle qu'Edmund.

— Tu te trompes, dit-il à Daphné. Tu te trompes sûrement.

Elle secoua la tête.

— C'est Éloïse qui me l'a dit. Il s'est... C'est à cause...

Même s'il savait qu'il n'aurait pas dû secouer sa sœur alors qu'elle sanglotait, il ne put s'en empêcher.

— À cause de *quoi* ?

— D'une abeille, hoqueta-t-elle. Il a été piqué par une abeille.

Anthony la fixa, interdit. Puis, d'une voix rauque, à peine reconnaissable :

— Un homme ne meurt pas d'une piqûre d'abeille, Daphné.

Elle ne dit rien, mais demeura assise là, avalant convulsivement sa salive pour tenter de retenir ses pleurs.

— Il a déjà été piqué avant, ajouta Anthony avec force. J'étais avec lui. Nous sommes tombés sur un essaim et nous avons tous les deux été piqués. Moi, à l'épaule, précisa-t-il en levant la main malgré lui pour toucher l'endroit. Et lui au bras.

Il avait chuchoté ces derniers mots. Daphné le regardait fixement, une expression hébétée sur le visage.

— Ça ne lui a rien fait, insista Anthony, en proie à une panique grandissante.

Il savait qu'il effrayait sa petite sœur, mais était incapable de se dominer.

— Un homme ne peut pas mourir d'une piqûre d'abeille !

Daphné secoua la tête. Ses yeux sombres, soudain, furent ceux d'une vieille femme.

— C'est une abeille, dit-elle d'une voix blanche. Éloïse l'a vue. Il était là, debout, et, l'instant d'après, il était... il était...

Anthony éprouva une sensation étrange, comme si sa peau allait exploser sous la poussée de ses muscles.

— Il était *quoi* ?

— Mort, murmura-t-elle, l'air aussi déconcerté en prononçant ce mot qu'il l'était en l'entendant.

Abandonnant sa sœur dans le hall, Anthony grimpa l'escalier quatre à quatre pour se rendre dans la chambre de ses parents. Son père ne pouvait être mort. On ne mourait pas d'une piqûre d'abeille. C'était impossible, et même, complètement aberrant. Edmund Bridgerton était jeune, grand et fort. Bon sang, ce n'était pas une abeille insignifiante qui allait venir à bout de lui !

Mais quand il atteignit le palier, et découvrit une dizaine de domestiques silencieux, il sut qu'il devait s'attendre au pire.

Et leurs visages... Jusqu'à la fin de ses jours l'expression pleine de pitié avec laquelle ils le contemp-laient le hanterait.

Dès qu'il eut ouvert la porte, il comprit.

Assise au bord du lit, sa mère ne pleurait pas, n'émettait pas le moindre son. Elle tenait simplement la main de son père tout en se balançant d'avant en arrière.

Son père était immobile. Aussi immobile qu'un... Anthony ne voulait même pas penser au mot.

— Maman ? dit-il d'une voix étranglée.

Cela faisait des années qu'il ne l'appelait plus « maman », mais « mère ».

Elle se tourna vers lui, lentement, comme si sa voix lui était parvenue à travers un long tunnel.

— Que s'est-il passé ? souffla-t-il.

Elle secoua la tête, les yeux fixés au loin.

— Je ne sais pas.

Ses lèvres demeurèrent entrouvertes, comme si elle avait eu l'intention de dire autre chose, mais avait oublié.

Anthony fit un pas mal assuré en avant.

— Il est parti, finit par murmurer Violet. Il est parti et je... Ô mon Dieu, je... balbutia-t-elle en pressant la main sur son ventre arrondi, je lui avais dit... Oh, Anthony...

Elle paraissait sur le point de se briser de douleur. Ravalant les larmes qui lui brûlaient les yeux et la gorge, Anthony vint s'asseoir près d'elle.

— Ça va, maman, ne t'inquiète pas, assura-t-il, bien que persuadé du contraire.

— Je lui avais dit que ce serait le dernier, articula-t-elle entre deux sanglots. Je lui avais dit que je n'aurais plus la force, qu'il nous faudrait faire attention et que... Oh, Anthony, que ne ferais-je pour l'avoir à côté de moi et lui donner un autre enfant ! Je ne comprends pas. Je ne comprends vraiment pas...

Elle pleurait, la tête sur son épaule. Anthony la tint serrée contre lui, sans rien dire. À quoi bon ? Il n'existait pas de mots capables d'exprimer la dévastation de son cœur.

Lui non plus ne comprenait pas.

Les médecins, arrivés un peu plus tard, avouèrent leur perplexité. Ils avaient déjà entendu parler de cas semblables, mais jamais chez quelqu'un d'aussi jeune et fort. Edmund était si plein de vie, si solide, personne n'aurait pu prévoir une chose pareille. Certes, le jeune frère du vicomte était décédé brutalement l'année précédente, mais cela n'impliquait pas une prédisposition familiale. Et même si Hugo était seul, dehors, lorsqu'il était mort, personne n'avait remarqué de piqûre d'abeille sur son corps.

Cela dit, personne n'en avait cherché.

« Personne n'aurait pu prévoir une chose pareille », ne cessèrent de répéter les médecins jusqu'à ce qu'Anthony, prêt à les étrangler, les congédie. Il mit ensuite sa mère au lit, dans une chambre d'amis que l'on prépara à la hâte, car elle ne supportait pas l'idée de dormir dans le lit qu'elle avait partagé tant d'années avec Edmund. Anthony s'occupa ensuite de coucher ses six frères et sœurs, en leur promettant qu'ils parleraient tous ensemble le lendemain matin, que tout se passerait bien, qu'il prendrait soin d'eux, comme leur père l'aurait souhaité.

Puis il entra dans la pièce où le corps de celui-ci avait été transporté et le regarda. Il le contempla des heures durant, pratiquement sans ciller.

Quand il quitta la chambre, il portait un regard nouveau sur sa propre vie et sa propre mortalité.

Edmund Bridgerton était mort à l'âge de trente-huit ans. Anthony n'imaginait pas surpasser son père dans quelque domaine que ce fût, y compris en longévité.

1

Le sujet des libertins a déjà été abordé dans ces colonnes, bien sûr, et la conclusion de votre dévouée chroniqueuse est qu'il y a libertins, et Libertins.

Anthony Bridgerton est un Libertin.

Un libertin – « l » minuscule – est jeune et immature. Il se vante de ses exploits, se conduit de manière hautement stupide et se croit dangereux pour les femmes.

Un Libertin – « L » majuscule – sait qu'il est dangereux pour les femmes.

Il ne se vante pas de ses exploits. C'est inutile, puisque les hommes comme les femmes se les chuchoteront à l'oreille ; pourtant, il préférerait qu'on ne parle pas du tout de lui. Il sait qui il est, et ce qu'il a fait, et tout commentaire lui semble redondant.

Il ne se conduit pas stupidement pour la bonne raison qu'il n'est pas stupide (dans la limite de ce qu'on peut attendre d'un être appartenant à la gent masculine, bien évidemment). Il montre peu de patience pour les travers du beau monde, et votre dévouée chroniqueuse doit avouer que, la plupart du temps, il est difficile de l'en blâmer.

Et si ce portrait ne dépeint pas à la perfection le vicomte Bridgerton – incontestablement le célibataire le plus convoité de la saison –, votre dévouée chroniqueuse remisera sa plume sur-le-champ.

La seule vraie question est : l'année 1814 le verra-t-elle succomber à l'exquise félicité du mariage ?

De l'avis de votre dévouée chroniqueuse...

Non.

*La Chronique mondaine de lady Whistledown,
20 avril 1814*

— Je t'en prie, ne me dis pas qu'elle a encore écrit sur le vicomte Bridgerton, lança Kate Sheffield à la cantonade.

Sa demi-sœur Edwina, plus jeune de quatre ans, la regarda par-dessus le journal dans la lecture duquel elle était plongée.

— Comment l'as-tu deviné ?

— Tu glousses comme une idiote.

Un nouveau gloussement secoua le sofa de damas bleu sur lequel toutes deux étaient assises.

— Tu vois ? fit Kate en lui donnant un léger coup de coude. Tu glousses toujours quand elle parle de quelque vaurien infréquentable.

Kate souriait, néanmoins, car elle n'aimait rien tant que taquiner sa sœur. En toute gentillesse, bien sûr.

Mary Sheffield, mère d'Edwina et belle-mère de Kate depuis près de dix-huit ans, leva les yeux de sa broderie et remonta ses lunettes sur son nez.

— Qu'est-ce qui vous fait rire, toutes les deux ?

— Kate est dans tous ses états parce que lady Whistledown écrit une fois de plus sur cet impossible vicomte.

— Je ne suis pas dans tous mes états, protesta Kate, même si personne ne l'écoutait.

— Le vicomte Bridgerton ? demanda Mary d'un air absent.

— Celui-là même, confirma Edwina.

— Elle écrit tout le temps sur lui.

— Parce qu'elle aime écrire sur les débauchés, voilà tout, riposta Edwina.

— Évidemment qu'elle aime écrire sur les débauchés, rétorqua Kate. Si elle écrivait sur des gens ennuyeux, personne n'achèterait son journal.

— Ce n'est pas vrai. Pas plus tard que la semaine dernière, elle a parlé de nous, et Dieu sait que nous ne sommes pas les personnes les plus intéressantes à Londres.

La naïveté de sa sœur fit sourire Kate. Mary et elle n'étaient sans doute pas les personnes les plus intéressantes de Londres, mais Edwina, avec ses cheveux blonds comme les blés et ses yeux d'un bleu extraordinaire, avait d'ores et déjà été surnommée « l'incomparable de 1814 ». Avec sa chevelure et ses yeux d'un brun quelconque, Kate, elle, était généralement désignée comme « la sœur aînée de l'incomparable ».

Ç'aurait pu être pire. Au moins, personne ne l'avait encore baptisée « la sœur vieille fille de l'incomparable ». Ce qui était pourtant bien plus près de la vérité qu'aucune des Sheffield n'osait l'admettre. À vingt ans (presque vingt et un, si l'on voulait être scrupuleusement honnête), Kate était un peu trop âgée pour faire son entrée dans le monde.

Mais elle n'avait pas eu le choix. Du vivant du père de Kate, les Sheffield n'étaient pas riches. Après sa mort, cinq ans plus tôt, elles avaient été contraintes d'économiser encore davantage. Elles n'étaient pas à la rue, mais elles devaient néanmoins faire attention à chaque livre dépensée.

Avec leurs maigres revenus, elles ne pouvaient s'offrir qu'un unique séjour à Londres. Louer une maison et un véhicule pour la saison, et engager des domestiques – même le strict minimum – coûtait de l'argent. Beaucoup d'argent. Elles avaient dû économiser sou après sou pendant cinq ans et ne pourraient se le

permettre une seconde fois. Si les deux sœurs ne remportaient pas de succès à la « Foire au mariage », la famille ne serait certes pas condamnée à la prison pour dettes, mais elle devrait se contenter d'une existence modeste dans un petit cottage du Somerset.

C'est pourquoi les deux filles avaient été obligées de faire leur entrée dans le monde la même année. Il avait été décidé que le moment le plus opportun serait celui où Edwina venait d'atteindre ses dix-sept ans. Mary aurait préféré attendre une année supplémentaire afin qu'Edwina soit un peu plus mûre, mais Kate aurait eu alors presque vingt-deux ans, et qui diable risquait-elle d'épouser ?

Cela dit, elle se serait bien passée de faire son entrée dans le monde. Dès le début, elle avait su qu'elle n'était pas du genre à retenir l'attention de la haute société. Elle n'était pas suffisamment belle pour compenser son absence de dot, et elle n'avait jamais su minauder, marcher avec grâce, ni accomplir toutes ces choses que les autres jeunes filles semblaient maîtriser dès le berceau. Même Edwina, qui était l'honnêteté incarnée, parvenait à se tenir, à se déplacer, à soupirer de telle façon que les hommes se battaient pour le simple honneur de l'aider à traverser la rue.

Kate, pour sa part, ne supportait pas de rester assise à ne rien faire ; elle marchait la tête haute, d'un pas décidé. Après tout, si on allait quelque part, pourquoi ne pas s'y rendre le plus rapidement possible ?

Même Londres ne lui plaisait pas plus que cela. Oh, il y avait de bons moments, et elle avait rencontré quelques personnes très sympathiques ! Il n'empêche qu'une saison londonienne lui apparaissait, financièrement parlant, comme un pur gaspillage, alors qu'elle se serait parfaitement contentée de rester à la campagne et d'y trouver un homme raisonnable à épouser.

Mais Mary n'avait pas voulu en entendre parler.

— Quand je me suis mariée avec ton père, lui avait-elle dit, j'ai fait le vœu de t'aimer et de t'élever comme si tu étais ma propre fille.

— Mais...

— J'ai une responsabilité vis-à-vis de ta pauvre mère – paix à son âme –, avait continué Mary sans lui laisser le temps d'aller plus loin. Et cette responsabilité implique, entre autres, que je veille à ce que tu fasses un mariage heureux et stable.

— Je pourrais trouver le bonheur et la stabilité à la campagne, avait répliqué Kate.

— Le choix d'hommes convenables est plus étendu à Londres.

Edwina s'en était alors mêlée. Elle serait tellement malheureuse à Londres sans elle ! Kate ne supportant pas de voir sa sœur malheureuse, son sort avait été scellé.

C'était donc la raison pour laquelle elle se retrouvait dans le salon un peu fané d'un meublé, dans un quartier de Londres *presque* à la mode... en proie à l'envie irrésistible d'arracher le journal des mains de sa sœur.

— Kate ! glapit Edwina en regardant, les yeux exorbités, le minuscule triangle de papier qui lui restait entre le pouce et l'index droits. Je n'avais pas fini !

— Ça fait des heures que tu le lis ! Et puis, je veux savoir ce qu'elle a à dire du vicomte Bridgerton aujourd'hui.

Les yeux d'Edwina, que l'on comparait habituellement à des lacs paisibles, étincelèrent de malice.

— Tu sembles *terriblement* intéressée par le vicomte, Kate. Nous cacherais-tu quelque chose ?

— Ne sois pas sotte. Je ne le connais même pas. Et si je le rencontrais, je prendrais probablement mes jambes à mon cou. C'est exactement le genre

d'homme que toi et moi devrions éviter à tout prix. Il serait sans doute capable de séduire un iceberg.

— Kate ! s'exclama Mary.

Flûte, elle avait oublié que sa belle-mère écoutait !

— C'est vrai, quoi ! J'ai entendu dire qu'il a eu plus de maîtresses que je n'ai d'années.

Mary la fixa quelques secondes, comme si elle s'interrogeait sur l'opportunité ou non de répondre.

— Ce n'est certes pas un sujet convenable pour des jeunes filles, finit-elle par dire, mais je dois avouer que c'est le cas de beaucoup d'hommes.

— Oh, murmura Kate, avec le dépit de celle qui croyait avoir marqué un point capital. Alors, il en a eu deux fois plus que les autres. Quoi qu'il en soit, c'est le plus débauché de tous, et Edwina ne devrait pas permettre qu'il lui fasse la cour.

— Je te ferai remarquer que toi aussi, tu es censée tirer profit de la saison, lui rappela Mary.

Kate lui adressa un regard sarcastique. Toutes les trois savaient que si le vicomte décidait de courtiser une Sheffield, ce ne serait pas elle.

— Je ne crois pas qu'il y ait dans cet article de quoi modifier ton opinion, enchaîna Edwina avec un haussement d'épaules, en se penchant sur le journal. Elle ne parle pas tant du vicomte que des libertins en général.

Kate parcourut l'article des yeux.

— Mmm... Je parie qu'elle a raison. Ce n'est pas cette année qu'il se rangera.

— Tu trouves toujours que lady Whistledown a raison, observa Mary avec un sourire.

— C'est souvent le cas. Pour une écotière, elle fait preuve d'un remarquable bon sens. J'ai pu vérifier que son jugement sur tous les gens que j'ai rencontrés à Londres jusqu'à maintenant était pertinent.

— Tu devrais te fier à ton propre jugement, conseilla Mary d'un ton léger. Fonder ton opinion sur des échos n'est pas digne de toi.

Kate savait que sa belle-mère avait raison mais refusait de l'admettre. Elle laissa donc échapper un autre « Mmm... » et reporta son attention sur le journal.

La chronique de lady Whistledown était, sans conteste, la lecture la plus intéressante de tout Londres. Kate ne savait plus quand elle avait débuté – dans le courant de l'année précédente, d'après ce qu'elle avait entendu dire –, mais une chose était sûre : si personne ne savait qui se cachait derrière ce pseudonyme, lady Whistledown ne pouvait qu'appartenir à la haute société. Un simple mortel n'aurait jamais été au courant des potins qu'elle révélait tous les lundis, mercredis et vendredis.

Lady Whistledown connaissait toujours les dernières rumeurs et, à la différence des autres écho-tiers, elle n'hésitait pas à donner des noms. Ainsi, la semaine précédente, ayant jugé que le jaune ne seyait pas à Kate, elle avait écrit noir sur blanc : *Avec sa chevelure sombre et sa robe jaune, Mlle Kate Sheffield ressemblait à une jonquille roussie.*

Kate n'en avait guère été affectée. Après tout, ne disait-on pas qu'on ne pouvait se considérer comme « arrivée » tant qu'on n'avait pas été épinglée par lady Whistledown ? Même Edwina enviait Kate d'avoir été ainsi distinguée.

Kate n'appréciait pas particulièrement de passer la saison à Londres, mais quitte à participer au tourbillon mondain, mieux valait ne pas connaître un échec absolu. Et si se faire insulter dans une chronique mondaine était son seul signe de succès, eh bien, soit. On avait la gloire qu'on pouvait.

À présent, quand Pénélope Featherington se vantait d'être un agrume trop mûr dans sa robe mandarine, Kate pouvait rétorquer avec un soupir dramatique :

— Eh bien, moi, je suis une jonquille roussie.

— Un jour ou l'autre quelqu'un finira par découvrir l'identité de cette femme, et elle aura des ennuis, déclara Mary.

Edwina considéra sa mère avec intérêt.

— Tu crois vraiment que c'est possible ? Cela fait maintenant un an qu'elle a réussi à garder le secret.

— C'est trop gros pour le demeurer éternellement, répliqua Mary. Croyez-moi, ajouta-t-elle en tirant une longue aiguillée de fil jaune, tôt ou tard cela éclatera au grand jour. Et ce sera un énorme scandale.

— Eh bien, moi, si je savais qui c'est, j'en ferais ma meilleure amie, décréta Kate en commençant la lecture du verso. Elle est terriblement amusante. Et, quoi que certains prétendent, elle tombe presque toujours juste.

À cet instant, Newton, le corgi rondouillard de Kate, pénétra dans la pièce en se dandinant.

— Est-ce que ce chien n'est pas censé rester dehors ? fit remarquer Mary. Kate ! cria-t-elle aussitôt après, comme le chien s'asseyait sur ses pieds avec l'air de quémander un baiser.

— Newton, viens ici immédiatement ! ordonna Kate.

Il obtempéra, non sans avoir jeté un regard énamouré à Mary, sauta sur le sofa et posa les pattes avant sur Kate.

— Il va mettre plein de poils sur toi, observa Edwina.

— Ça m'est égal, répondit Kate en caressant l'épaisse fourrure caramel.

Edwina soupira, ce qui ne l'empêcha pas de tendre la main pour tapoter la tête de Newton.

— Que raconte-t-elle d'autre ? demanda-t-elle, penchée sur le journal. Puisque tu m'as empêchée de lire la deuxième page.

— Pas grand-chose. Un entrefilet sur le duc et la duchesse d'Hastings, qui sont arrivés en ville il y a

quelques jours ; la liste des mets servis au bal de lady Danbury, qu'elle qualifie « d'étonnamment délicieux » ; et une description plutôt défavorable de la robe portée par Mme Featherington lundi dernier.

Edwina fronça les sourcils.

— J'ai l'impression qu'elle épingle les Featherington plus souvent qu'à leur tour, non ?

— Rien d'étonnant, dit Mary, qui reposa sa broderie et se leva. Cette femme serait incapable de choisir une couleur pour ses filles même si un arc-en-ciel s'enroulait autour de son cou.

— Maman ! s'exclama Edwina, outrée.

Kate plaqua la main sur sa bouche pour ne pas rire. Mary émettait rarement un jugement définitif, mais, quand cela arrivait, c'était toujours merveilleux.

— C'est la vérité. Elle persiste à habiller sa cadette en orange. Alors qu'il est évident que cette pauvre fille devrait porter du bleu ou du turquoise.

— Tu m'as fait porter du jaune, lui rappela Kate.

— Et j'en suis désolée. Cela m'apprendra à écouter les conseils d'une vendeuse. Je n'aurais jamais dû mettre mon jugement en doute. Nous n'avons plus qu'à la faire retailler pour Edwina.

Celle-ci ayant une tête de moins que Kate, cela ne poserait pas de problème.

— Le moment venu, veille à supprimer le volant sur la manche, conseilla Kate à sa sœur. Non seulement il est affreusement gênant, mais il gratte. J'ai bien failli l'arracher, au bal des Ashbourne.

Mary leva les yeux au ciel.

— Je suis à la fois surprise et reconnaissante que tu aies jugé bon de t'abstenir.

— Je suis surprise, mais pas reconnaissante, dit Edwina avec un sourire malicieux. Imagine le commentaire de lady Whistledown !

— Je le vois d'ici, répliqua Kate en pouffant. « La jonquille roussie arrache ses pétales... »

— Je monte dans ma chambre, annonça Mary, en secouant la tête devant les pitreries de ses filles. Essayez de vous souvenir que nous sortons, ce soir. Vous pourriez peut-être vous reposer un peu en attendant. Nous allons encore nous coucher tard.

Kate et Edwina murmurèrent quelques promesses en ce sens. Dès que Mary eut quitté la pièce, Edwina se tourna vers sa sœur.

— Tu as choisi ta robe ?

— Celle en gaze verte, je pense. Je sais que je devrais être en blanc, mais j'ai bien peur que cela ne m'aille pas.

— Si tu ne portes pas de blanc, déclara Edwina avec loyauté, moi non plus. Je mettrai ma robe en mousseline bleue.

Kate approuva d'un hochement de tête tout en reportant les yeux sur le journal.

— Pas plus tard que la semaine dernière, M. Berbrooke a dit que tu ressemblais à un ange en bleu, parce que c'est parfaitement assorti à tes yeux.

Edwina battit des paupières.

— M. Berbrooke a dit cela ? À toi ?

— Bien sûr, répondit Kate en relevant la tête. Tous tes soupirants essayent de te faire passer leurs compliments par mon intermédiaire.

— Ah bon ? Pourquoi ?

Kate sourit avec indulgence.

— Eh bien, cela a peut-être quelque chose à voir avec l'annonce que tu as faite publiquement à la soirée musicale des Smythe-Smith, selon laquelle tu ne te marierais jamais sans l'approbation de ta sœur.

Edwina rougit légèrement.

— Je ne l'ai pas annoncé publiquement, marmonna-t-elle.

— C'est tout comme. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Je n'étais pas dans

la pièce à ce moment-là, mais il n'a fallu que deux minutes pour qu'elle me parvienne.

Croisant les bras, Edwina laissa échapper un « Mmm » qui la fit ressembler à sa sœur aînée.

— De toute manière, c'est la vérité, rétorqua-t-elle. Alors, peu importe. Je sais que l'on attend de moi que je fasse un grand mariage, mais je n'épouserai pas quelqu'un qui me traitera mal. Celui qui réussira à t'impressionner, *toi*, sera certainement quelqu'un de valable.

— Je suis si difficile à impressionner que ça ?

Les deux sœurs échangèrent un regard avant de lâcher avec un bel ensemble :

— Oui !

Si Kate joignit son rire à celui d'Edwina, elle ne put cependant réprimer un léger sentiment de culpabilité. Toutes les trois savaient qu'il revenait à Edwina de conquérir un aristocrate et d'épouser une grande fortune. C'était à elle qu'il incomberait d'assurer à sa famille une existence décente. Edwina était une beauté, alors que Kate...

Kate était Kate. Elle n'était pas jalouse de la beauté d'Edwina. À ses yeux, c'était un simple fait, et elle avait appris depuis longtemps à accepter certaines vérités. Elle ne saurait jamais danser la valse sans essayer de mener ; elle aurait toujours peur de l'orage, malgré ses tentatives pour se raisonner ; et elle aurait beau s'habiller, se coiffer, se pincer les joues, elle ne serait jamais aussi jolie qu'Edwina.

D'ailleurs, Kate n'était pas certaine qu'elle apprécierait d'être, comme sa sœur, l'objet de toutes les attentions. Pas plus qu'elle n'aimerait endosser la responsabilité d'un mariage avantageux pour subvenir aux besoins de ses proches.

— Edwina, dit-elle, reprenant son sérieux, tu n'es pas obligée d'épouser quelqu'un que tu n'aimes pas. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Edwina hocha la tête, l'air soudain prête à pleurer.

— Si tu décides qu'il n'y a pas un seul gentleman digne de toi à Londres, ce n'est pas grave. Nous retournerons simplement dans le Somerset et nous nous satisferons de notre propre compagnie. De toute manière, il n'y a rien que je préfère à cela.

— Moi non plus, murmura Edwina.

— Mais si tu déniches un homme qui te fait perdre la tête, Mary et moi serons enchantées. Tu ne dois pas non plus t'inquiéter à l'idée de nous laisser. Nous nous entendrons très bien.

— Toi aussi, tu pourrais peut-être trouver quelqu'un à épouser.

Kate ne put réprimer un sourire.

— Peut-être, concéda-t-elle sans trop y croire.

Elle ne tenait pas à rester vieille fille, mais elle doutait de trouver un mari à Londres.

— On ne sait jamais. L'un de tes prétendants pourrait se tourner vers moi quand il comprendra que tu es inatteignable, la taquina-t-elle.

— Ne dis pas de bêtises, répliqua Edwina en lui lançant un coussin.

— Mais c'est la vérité !

Kate était sincère. C'était là, selon elle, la manière la plus probable de se trouver un mari en ville.

— Tu sais quel genre d'homme j'aimerais épouser ? lâcha Edwina, le regard rêveur.

Kate secoua la tête.

— Un lettré.

— Un *lettré* ?

— Un lettré, confirma Edwina.

Kate s'éclaircit la voix.

— Je ne suis pas certaine qu'ils soient nombreux à être venus passer la saison à Londres.

— Je m'en doute. Mais tu sais très bien, ajouta-t-elle après avoir poussé un petit soupir, que, même si je ne suis pas censée l'avouer en public, je suis plutôt

du genre rat de bibliothèque. Je préférerais de beaucoup passer mes journées à lire plutôt qu'à déambuler dans Hyde Park. Je crois que j'aimerais vivre avec un homme qui apprécie d'étudier, lui aussi.

— Eh bien... Tu sais, Edwina, il te sera peut-être difficile de rencontrer un véritable intellectuel en dehors des villes universitaires. Tu devras peut-être te contenter d'un homme qui, comme toi, aime lire et s'instruire.

— Ce serait très bien. Un lettré amateur me suffirait amplement.

Kate laissa échapper un soupir de soulagement. Il était sans doute possible de trouver à Londres un homme qui aimait lire.

— Et tu sais quoi ? ajouta Edwina. Il ne faut pas se fier aux apparences. Qui sait, ce vicomte Bridgerton dont lady Whistledown ne cesse de parler est peut-être un érudit dans l'âme.

— Ne gaspille pas ta salive, Edwina. Tu ne dois pas avoir affaire ni de près ni de loin au vicomte Bridgerton. C'est un débauché. Le pire de tout Londres. Et même de tout le pays !

— Je le sais, c'était histoire de donner un exemple. De toute façon, il ne choisira pas une épouse cette année. C'est ce que dit lady Whistledown, et tu as toi-même fait remarquer qu'elle avait presque toujours raison.

— Ne t'inquiète pas, fit Kate en lui tapotant le bras, nous te trouverons un époux convenable. Mais le vicomte Bridgerton ? Non, trois fois non !

Au même instant, l'objet de leur discussion se détendait en buvant un verre au *White*, en compagnie de deux de ses frères.

Anthony Bridgerton se rencogna dans son fauteuil de cuir, fit tourner son scotch dans son verre d'un air pensif, puis lâcha à brûle-pourpoint :

— J'envisage de me marier.

Benedict Bridgerton, qui était en train de se balancer sur sa chaise – une manie que sa mère détestait –, en dégringola. Colin Bridgerton, quant à lui, avala de travers.

Heureusement pour lui, Benedict se releva assez vite pour lui assener une grande claque dans le dos. L'olive que Colin recracha survola la table et manqua de peu l'oreille d'Anthony.

Celui-ci fit mine de n'avoir rien vu. Il n'avait que trop conscience que sa déclaration soudaine était susceptible de provoquer une légère surprise. Peut-être même plus que légère. « Totale » ou « absolue » aurait été plus adapté.

Anthony savait pertinemment qu'il n'offrait pas l'image d'un homme décidé à se ranger. Ces dix dernières années, il s'était conduit comme un débauché de la pire espèce, prenant son plaisir là où il le trouvait. Car, il était bien placé pour le savoir, la vie était courte et il fallait en profiter.

Il observait néanmoins un certain code de l'honneur : pas de badinage avec les jeunes filles de bonne famille. Quiconque était en droit d'exiger le mariage se voyait impitoyablement exclue.

Nanti lui-même de quatre jeunes sœurs, il respectait la réputation des femmes bien nées. Il avait déjà failli se battre en duel pour l'une de ses sœurs, dont l'honneur avait été quelque peu bafoué. Quant aux trois autres... La simple pensée qu'elles pourraient se lier avec un homme ayant sa réputation lui flanquait des sueurs froides, et il ne s'en cachait pas.

Jamais il ne déshonorerait la jeune sœur d'un gentleman.

En revanche, en ce qui concernait les autres femmes – les veuves ou les actrices, qui savaient ce qu'elles voulaient et à quoi elles s'engageaient –, il ne s'était pas privé de jouir de leur compagnie. Du

jour où il avait quitté Oxford pour vivre à Londres, il avait toujours eu une maîtresse. Voire deux, parfois.

Il avait aussi participé à toutes les compétitions hippiques possibles, appris à boxer et gagné d'innombrables parties de cartes. Entre vingt et trente ans, il s'était livré à une quête effrénée du plaisir avec, pour seule limite, la conscience aiguë qu'il avait de ses responsabilités familiales.

La mort d'Edmund Bridgerton avait été à la fois brutale et inattendue, et ce dernier n'avait pas eu l'occasion de faire une ultime requête à son fils aîné. S'il l'avait pu, cependant, Anthony était persuadé qu'il lui aurait demandé de s'occuper de sa mère et de ses frères et sœurs avec autant d'affection et de diligence que lui-même.

C'est ainsi que, entre les fêtes et les courses hippiques, il avait envoyé ses frères à Eton et Oxford, assisté à un nombre assommant de concerts de piano donnés par ses sœurs – dévouement louable, car trois d'entre elles n'avaient aucune oreille – et surveillé de près les finances familiales. Avec sept frères et sœurs, il considérait de son devoir de veiller à ce qu'il y ait assez d'argent pour assurer l'avenir de chacun d'entre eux.

À mesure qu'il approchait de ses trente ans, il s'était rendu compte qu'il consacrait de plus en plus de temps à sa famille et à ses obligations, et de moins en moins à la poursuite de plaisirs en tout genre. Il avait certes toujours une maîtresse, mais une seule à la fois, et il n'éprouvait plus le besoin de s'attarder jusqu'à l'aube dans une soirée afin de gagner une dernière partie de cartes.

Cependant, sa réputation lui collait aux basques, ce dont, au fond, il se moquait. Il y avait en effet certains bénéfices à être considéré comme le pire débauché de toute l'Angleterre. Ainsi, il était universellement craint, ce qui était une bonne chose, selon lui.

Mais à présent, il était temps de se ranger et d'avoir un fils. Après tout, il avait un titre à transmettre. À l'idée qu'il ne vivrait sans doute pas assez longtemps pour le voir grandir, il ressentait un vif regret, et même une pointe de culpabilité. Mais qu'y pouvait-il ? Il était le premier-né, comme son père avant lui, et comme huit générations de fils Bridgerton. En tant qu'héritier de la dynastie, il lui revenait de croître et de se multiplier.

En outre, savoir qu'il laisserait trois frères aimants et capables derrière lui lui procurait un certain réconfort. Ceux-ci veilleraient à ce que son fils soit élevé dans l'amour et le sens de l'honneur, comme tous les Bridgerton. Ses sœurs le dorloteraient et sa mère le gâterait...

Même s'il engendrait plusieurs enfants, il avait conscience qu'ils seraient trop jeunes pour se souvenir de lui ! S'il avait été lui-même le plus affecté par le décès de leur père, c'était parce qu'il était le plus âgé.

Il avala une gorgée de son scotch et, carrant les épaules, chassa ces déplaisantes ruminations de son esprit. Il lui fallait se concentrer sur son objectif : la quête d'une épouse.

Étant plutôt sagace et organisé, il avait établi mentalement la liste de ses attentes. Tout d'abord, elle devait être raisonnablement séduisante. Pas forcément d'une beauté renversante – encore que ce serait plaisant –, mais il estimait qu'un physique agréable rendrait l'exercice du devoir conjugal plus aisé.

En second lieu, elle ne devait pas être stupide. Cette condition serait peut-être la plus difficile à remplir. Anthony n'avait pas été impressionné outre mesure par les prouesses intellectuelles des débutantes londoniennes. La dernière fois qu'il avait commis l'erreur d'engager la conversation avec une demoiselle fraîche émoulue d'une institution de jeunes filles, il n'avait

rien pu tirer d'elle hormis des commentaires sur la pluie, le beau temps et la qualité du buffet.

Il lui serait certes possible d'éviter de discuter avec une épouse peu intelligente, mais il était exclu qu'il ait des enfants stupides.

Le troisième point était le plus important : il ne fallait pas qu'il risque de tomber amoureux d'elle.

Et cette règle ne devait être enfreinte à aucun prix.

N'étant pas un cynique complet, Anthony savait que le véritable amour existait. Quiconque s'était un jour trouvé dans la même pièce que ses parents ne pouvait qu'en être convaincu.

Mais l'amour était une complication qu'il souhaitait éviter. Étant habitué à obtenir ce qu'il désirait, il ne doutait pas de trouver une femme séduisante, intelligente, dont il ne tomberait jamais amoureux. Et où était le problème ? Aurait-il cherché l'amour de sa vie, il est probable qu'il ne l'aurait pas trouvé, comme la plupart des hommes.

— Bon sang, Anthony, pourquoi es-tu si renfrogné ? Ce n'est quand même pas à cause de cette olive. J'ai bien vu qu'elle ne t'avait pas touché !

Il n'avait pas fait part, bien sûr, de ses pensées concernant sa mort prématurée à qui que ce soit, pas même à ses frères. Diable, si quelqu'un était venu lui dire une chose pareille, il lui aurait ri au nez.

Mais personne ne pouvait comprendre la profondeur du lien qui l'unissait à son père, pas plus que cette intuition, ancrée en lui, qu'il ne pourrait vivre plus longtemps que lui. Edmund était tout pour lui. Il avait toujours aspiré à lui ressembler, s'y était essayé, tout en sachant que faire aussi bien que lui, dans quelque domaine que ce soit, était quasiment impossible. Son père était un grand homme, et penser qu'il pourrait l'égaliser lui semblait d'une suffisance sans nom.

Quelque chose s'était produit la nuit où il avait veillé son corps en tentant désespérément de se souvenir de

chaque instant partagé. Il aurait été si facile d'oublier les petites choses ; la façon qu'il avait de lui presser le bras en signe d'encouragement, ou de réciter de mémoire la chanson *Sigh no more*, tirée de la pièce de Shakespeare *Beaucoup de bruit pour rien*.

Quand Anthony s'était résigné à quitter la pièce, aux premières lueurs de l'aube, il savait, d'une manière ou d'une autre, que ses jours étaient comptés, et que ce compte serait le même que celui d'Edmund.

— Crache le morceau, dit Benedict, le tirant une nouvelle fois de ses réflexions. Je ne t'offrirai pas un sou pour tes pensées, car je sais très bien qu'elles n'en valent pas tant. Mais à quoi penses-tu, bon sang ?

Anthony se redressa, se forçant à ramener son attention sur le présent.

— Qui est considérée comme la reine de la saison ? demanda-t-il.

— Edwina Sheffield, répondit Colin après un instant de réflexion. Tu l'as sûrement vue. Elle est plutôt petite, les cheveux blonds, les yeux bleus. Tu la repèreras au troupeau de prétendants qui la suivent partout en bêlant.

— Elle a un cerveau ? voulut savoir Anthony, ignorant le ton sarcastique de son frère.

Colin cilla, comme si la question d'une femme possédant un cerveau ne lui avait jamais traversé l'esprit.

— J'inclinerais à le penser. Je l'ai entendue un jour discuter de mythologie avec Middlethorpe, et elle semblait savoir de quoi elle parlait.

— Bien, fit Anthony en reposant son verre d'un geste décidé. Alors c'est elle que j'épouserai.